

L'illusion scientifique (1)

En développant des arguments simples formulés pour la première fois par le philosophe George Berkeley (1685-1753), « The Science Delusion » identifie et réfute vingt-quatre des mythes courants qui entourent d'un voile épais la « science » et, ce faisant, remet en question les dogmes invisibles et les croyances incontestées ou contradictoires sur lesquels elle repose. Le but de « The Science Delusion » est de montrer que ce qui est considéré comme de la science est moins fondé sur des « preuves » réelles ou des expériences humaines tangibles que ne l'est la religion. En en publiant plusieurs chapitres, le nôtre est de montrer tout court que la science n'est pas fondée sur des « preuves » réelles ou des expériences humaines tangibles. En effet, comme l'a montré David F. Noble (<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2020/11/01/la-religion-de-la-technologie/>), la fascination de l'homme moderne pour la technologie plonge ses racines dans les attentes religieuses et la quête de la transcendance et du salut, la conviction que l'apocalypse est imminente et l'espérance que l'accroissement des connaissances humaines permettrait de retrouver l'état édénique.

L'objectif de cet ouvrage n'est pas de défendre une doctrine ou un dogme religieux spécifique, mais au contraire d'offrir un contrepartie appropriée à la nouvelle vague d'anti-religionisme agressif illustrée par la critique « scientifique » de Richard Dawkins dans son ouvrage *The God Delusion*.

Il le fait en examinant de manière critique la prétendue rationalité supposée de la « science », en montrant qu'elle repose autant sur des hypothèses incontestées et des croyances dogmatiques – acceptées sur parole – que la plus « fondamentaliste » des religions.

Les mots de « science » et « conscience » proviennent du latin *scire* (« savoir »), verbe dont la racine signifie « traverser ».

En « traversant » les innombrables mythes et illusions courants qui constituent notre idée de la « science », ainsi que ceux que la science elle-même promeut et sur lesquels elle est fondée, je lance un défi « hérétique » à l'autorité quasi-religieuse et à l'hégémonie quasi-totalitaire que la vision scientifique du monde exerce aujourd'hui dans la culture et les médias occidentaux globalisés – une culture dans laquelle le respect envers « la science » est devenu aussi automatique que le respect envers « l'Église » l'était dans l'Europe médiévale.

Contrairement aux religieux et aux anti-religieux, aux « théistes » religieux et aux « a-thées » laïques ou scientifiques, je soutiens que la réalité de Dieu n'a rien à voir avec le problème de l' »existence » ou de la « non-existence » d'une sorte d'être suprême « doué » de conscience. Au contraire, la réalité essentielle de Dieu est la conscience, une conscience suprême ou universelle du type de celle qui lui est reconnue dans la philosophie indienne – une conscience qui ne peut être réduite à la propriété d'une chose ou d'un être qui viendrait à se distinguer ou à « ex-ister » en son sein.

Quel que soit votre point de vue sur Dieu (1), The Science Delusion soulève deux questions importantes :

1. Pourquoi est-il politiquement et culturellement acceptable de remettre en question la rationalité de la croyance religieuse en l'existence d'un Dieu invisible, croyance partagée par Newton et Einstein, tandis qu'il est politiquement et culturellement « incorrect » de remettre en question – comme l'ont fait Newton et Einstein – la croyance scientifique en une force invisible appelée gravité ?
2. À quoi les vagues de fondamentalisme religieux sont-elles dues ? Les religieux fondamentalistes sont-ils simplement fous ou mauvais ou réagissent-ils inconsciemment à la montée d'une nouvelle religion – la « science » ? Car, malgré son autorité mondiale – et comme personne n'est susceptible de jouer le rôle du « Galilée de Dieu » – il s'agit là d'une religion dont les dogmes fondamentalistes restent invisibles et totalement incontestés dans les établissements d'enseignement « laïques » – en vertu de quoi un grand nombre de personnes acceptent aveuglément ce que j'appelle « l'illusion scientifique ».

INTRODUCTION

Un article de presse typique du genre de ceux que l'on trouve presque tous les jours dans la presse d'aujourd'hui commence par annoncer que « [d]es chercheurs de l'Université d'Oxford vont dépenser 1,9 millions de livres pour étudier pourquoi les gens croient en Dieu. Les universitaires ont reçu une subvention pour découvrir si la croyance en une divinité est une question de nature ou d'éducation ». En d'autres termes, la croyance en une divinité n'est même plus considérée comme une question théologique ou philosophique – c'est-à-dire une question intellectuelle –, mais est réduite à une question d'investigation « scientifique » qui doit être tranchée par la « recherche » (et ce, dans le cadre des paramètres d'un dualisme totalement incontesté, irréfléchi et superficiel de l' »inné » et de l'« acquis »). Plus effrayant encore est le fait que personne ne semble tiquer sur la nouvelle foi totalement incontestée en la « science » que révèle ce type de « nouvelles ». C'est pourquoi, dans le contexte de la controverse qui entoure le rôle de la religion dans le monde d'aujourd'hui – et les attaques toujours plus agressives contre elle, illustrées par le livre de Dawkins, The God Delusion – il est bon de se rappeler les

mots du philosophe allemand Martin Heidegger, à savoir que « la science est la nouvelle religion ». Il a également souligné que la science est « ... à un degré tout à fait inimaginable, dogmatique de bout en bout ; elle traite de conceptions irréfléchies et d'idées préconçues ».

L'identification de la pensée rationnelle à la pensée « scientifique » nous fait courir un danger contre lequel Heidegger nous a mis en garde. Il s'agit du danger de la disparition totale de la pensée en tant que telle – remplacée par une science entièrement impensée ou une opposition totalement irréfléchie entre « science » et « religion ». Car le fait est que la plupart des gens restent littéralement « aveuglés par la science », incapables de voir ou de percer sa nature quasi-religieuse et les fondements dogmatiques incontestés sur lesquels elle repose. La raison pour laquelle la foi en cette « nouvelle religion » de la science ne peut être qu'aveugle est qu'elle est fondée sur une compréhension complètement mythique de la véritable histoire et de la nature de la science moderne et des « explications » scientifiques de l'univers – qui ont en fait elles-mêmes le caractère d'explications mythiques. The Science Delusion offre une brève description et une critique de vingt-quatre mythes communément acceptés sur la nature de la science, dont chacun met en évidence une dimension mythique de l' »explication » scientifique. Bien que ces mythes (tant ceux qui entourent la science que ceux qu'elle entretient) se recouvrent dans une très large mesure, ce qui suit vise (1) à faire prendre conscience au lecteur qu'il doit les envisager en tant que tels et (2) à les soumettre à une critique rationnelle et éthique qui les sape et les « traverse » philosophiquement. Pour commencer, je m'appuie sur et décris les racines philosophiques de la science moderne. Ceci est significatif en soi. En effet, si des scientifiques comme Stephen Hawking rejettent d'emblée la philosophie et la théologie comme des approches dépassées de la connaissance pré- ou pseudo-scientifiques, ils oublient que la science moderne plonge ses racines dans la « philosophie naturelle » – et que ses premiers pionniers ne s'appelaient pas « scientifiques », mais « philosophes naturels ». Il est donc grand temps de sauver la Philosophie, mère de la Science, de l'arrogance de son enfant. Car même un examen superficiel du langage adopté par les principaux physiciens révèle l'utilisation de la terminologie la plus imprécise, les contradictions logiques les plus grossières – et les formes les plus grossières de pseudo-philosophie.

MYTHE 1 :

LA SCIENCE EST « MATÉRIALISTE ». LA RELIGION EST « IDÉALISTE ».

Les termes « matérialiste » et « idéaliste » sont utilisés ici dans un sens philosophique qui sera expliqué et repris tout au long de cet ouvrage. Bien qu'une partie de l' »illusion » scientifique réside dans sa croyance qu'elle a réussi à remplacer toutes les philosophies précédentes (ce qui est effectivement le cas, car elle est aujourd'hui la véritable vision du monde dominante), c'est un philosophe anglais, John Locke, qui fut le premier à établir les fondements de ce qui allait être appelé « la révolution scientifique ». Ce qui est cependant extraordinaire, c'est que, même aujourd'hui, Locke est toujours considéré

comme un philosophe « empirique » – un philosophe qui croit que la connaissance doit être fondée sur une expérience vérifiable. En réalité, il a jeté les fondements de ce qui, philosophiquement, est un concept totalement « idéaliste » de la « connaissance » scientifique. Le principal titre de gloire de Locke est d'avoir repris l'affirmation la plus fondamentale de Galilée – à savoir que ce qui, en définitive, était « réel », c'était uniquement les propriétés mesurables des choses. Cela impliquait que toutes les qualités tangibles des phénomènes naturels n'étaient que des quantités abstraites ou « idéales ».

Il a fallu un philosophe irlandais, l'évêque George Berkeley, pour mettre à mal l'insoutenable séparation de Locke entre les soi-disant « qualités primaires » des choses (qui ne sont en réalité rien d'autre que des quantités mesurables telles que la densité ou le poids) et les qualités tangibles (telles que la dureté et la lourdeur) dont elles offrent une mesure. Et il a fallu un penseur allemand, Edmund Husserl, pour proposer une conception totalement différente de la science. La science que Husserl a appelé « phénoménologie » a suivi Berkeley en rejetant totalement l'idée d' »expliquer » les phénomènes vécus comme de simples « effets » subjectifs de quantités physico-mathématiques abstraites.

Ce que l'on appelle « révolution » scientifique a effectivement exclu de l'idée de réalité tout ce qu'elle devait au bon sens. Loin d'être « matérialiste », l'essence de cette révolution consistait à traiter les abstractions mathématiques, les conceptions et les formules « immatérielles » ou « idéales » de la science comme plus réelles que les phénomènes mêmes qu'elles étaient censées expliquer. Ainsi, comme Husserl l'a affirmé dans son ouvrage révolutionnaire sur *La crise dans les sciences européennes*, l'idée que la science naturelle est « matérialiste » ou « empirique » est une duperie. En effet, en réalité, elle substitue « ...un monde d'idéalités au seul monde qui soit réel, celui qui est effectivement donné par la perception, qui est et puisse toujours être vécu – notre monde de la vie quotidienne ». Husserl suit ici les traces de l'évêque Berkeley qui a d'abord vu dans le mythe que la science nous offre une explication plus « solide » de notre expérience sensorielle réelle des phénomènes que celle que donne la religion. C'est pourquoi Heidegger a insisté sur le fait que « la phénoménologie est plus une science que ne l'est la science naturelle ». La phénoménologie est cette science qui explore notre expérience directe des phénomènes.

Mais, si nous faisons l'expérience des qualités sensorielles de la « nature » ou des phénomènes « matériels » – des qualités telles que la lourdeur ou la légèreté, la dureté et la souplesse, la forme et la texture, la couleur et le son – nous ne faisons jamais l'expérience de la « matière » en tant que telle et nous ne percevons jamais non plus la « matière » en tant que telle. Comme le note Samuel Avery, « nous faisons l'expérience des perceptions visuelles et tactiles qui indiquent l'existence d'une substance matérielle indépendante, mais l'acceptation de sa réalité est un acte de foi. » [c'est moi qui souligne] Le mythe que la science est « matérialiste » est donc également lié à l'idée ancienne, aujourd'hui entièrement désuète, de la « matière même » – le mythe de la matière. En effet, si la science s'accroche toujours scrupuleusement à l'idée de la matière, la relativité et la physique quantique ne considèrent

plus que la matière possède même les « qualités primaires » les plus fondamentales et mesurables qu'y avaient associées Galilée et Locke – elles admettent au contraire que, au niveau quantique, des « choses » telles que la masse, la quantité de mouvement, l'énergie, l'espace et le temps cessent d'être des réalités quantifiables ou même définissables séparément et que même des « particules » comme les électrons ont le même caractère d'onde non localisée que la lumière. En ce sens, la science est devenue, comme la religion, une vision immatérialiste du monde. L' »accusation » scientifique portée contre le « concept de Dieu » – à savoir que Dieu ne peut pas être vu, qu'il n'a pas de qualités sensorielles et n'est pas localisable – s'applique également au concept scientifique de Matière.

Le concept de Dieu et le concept de Matière peuvent tous deux être considérés comme des substituts à la reconnaissance d'une dimension de potentialité semblable à celle d'une matrice – une dimension qui n'est pas moins réelle que tout ce dont nous faisons réellement l'expérience. En effet, non seulement toutes les expériences réelles commencent comme des expériences potentielles, mais encore elles sont d'autant plus « réelles » que, comme, par exemple, l'expérience réelle de voir une balle rouler vers nous, elles s'accompagnent de la conscience d'expériences potentielles dans une dimension sensorielle différente – comme, par exemple, le fait de se déplacer pour attraper la balle et la sentir dans nos mains. Selon Samuel Avery, « c'est le potentiel de sensations tactiles qui rend une image visuelle 'physique' ». Et, plus généralement « le concept de substance [...] est dérivé des perceptions potentielles dans chaque domaine sensoriel. » [c'est moi qui souligne].

Ce que nous considérons comme étant la « matière » n'est réel que dans le sens premier du mot – car la « matière » est la « mère » divine [mater] de toutes les choses – une matrice de modèles potentiels ou des matrices d'expériences sensorielles. Cette idée n'est pas nouvelle, elle a été reconnue il y a longtemps par les philosophes et les théologiens. Aristote a défini ce que nous appelons la matière (hyle) comme une potentialité et sa forme (morphe) comme une actualité. De même, Thomas d'Aquin entend par « matière première » (Prima Materia) non pas quelque chose d'actuel ou de « substantiel », mais une pure potentialité – une sorte de « potentialité passive » sans forme, inséparable de Dieu en tant que « potentialité active ». La « matière » peut être considérée comme l' »esprit » même de Dieu – compris comme une conscience universelle ou divine de chaque modèle expérientiel potentiel ou « idée formelle » des phénomènes vécus. Dans ce cas, qui se soucie et qu'importe (2) que nous appelions cette conscience primordiale de la potentialité « esprit » ou « matière », « l'esprit de Dieu » ou « la Grande Mère » ? Si cela ne vous dérange pas de lui attribuer l'un ou l'autre de ces noms, cela n'a pas d'importance (3). Mais si « Cela », cette « mère » universelle ou divine, cet « esprit » ou « matrice » de toutes choses, n'avait littéralement aucune d'importance (4) – dans la mesure où cela se matérialise et s'actualise à partir d'un domaine de pure potentialité – nous ne pourrions pas faire l'expérience de la « matière » ni concevoir scientifiquement la « matière » (5).

MYTHE 2 :

LA SCIENCE « EXPLIQUE » LES CHOSES.

LA RELIGION LES PREND POUR ARGENT COMPTANT.

La vérité est que même les mesures quantitatives les plus précises, qu'il s'agisse de choses ou d'aspects du fonctionnement du cerveau, ne peuvent pas – en principe – expliquer les qualités les plus élémentaires de notre expérience réelle du monde – des qualités telles que la couleur, la densité, la texture, le goût, etc. Avez-vous déjà jamais vu, senti, touché ou fait l'expérience de quelque manière que ce soit d'une quantité telle que « 3 » ? Je ne parle pas ici d'une quantité de quelque chose – 3 oranges ou étoiles, 3g de poudre, 3ml d'un liquide, 3 mètres de tapis ou de route, etc. J'entends par là une quantité pure, totalement abstraite et immatérielle. Dans la physique moderne, les seules choses qui existent sont ces quantités, constantes et relations mathématiques immatérielles ; même la « masse » n'est plus comprise comme une quantité de quelque chose de tangible – comme une sorte de matière corporelle dense que nous pourrions toucher et sentir –, mais comme une pure quantité. La « masse » est un concept défini entièrement par sa relation mathématique avec d'autres quantités – comme la vitesse, la quantité de mouvement et l'accélération –, dont aucune n'est en fin de compte une quantité de quoi que ce soit ! Ainsi, lorsque les profanes demandent aux scientifiques ce qu'est par exemple la « masse » ou la « gravité », on leur répond que cela ne peut être « expliqué » que par des mathématiques si complexes et ésotériques que seuls les grands prêtres de la physique peuvent les comprendre ; des mathématiques dont il ne faut pas supposer qu'elles ont un quelconque rapport avec notre expérience réelle du monde ou même avec le sens courant de mots tels que « masse », « gravité », etc.

MYTHE 3 :

LA SCIENCE EST MATHÉMATIQUEMENT PRÉCISE.

LA RELIGION EST PLEINE DE TERMES IMPRÉCIS.

La précision mathématique tant vantée de la physique s'accompagne cependant d'une liberté de langage et de logique qui ferait sursauter n'importe quel vrai « rationaliste ». Les réponses verbales et les « explications » offertes même par les plus célèbres des physiciens sont tellement pleines de lacunes et de contradictions (ou sont fondées sur tellement d'arguments et de définitions circulaires) qu'elles ne satisferaient pas au critère de logique auquel sont soumises les dissertations de lycée ou de premier cycle universitaire dans cette discipline très décriée qu'est la philosophie – une discipline fondée sur la pensée et l'utilisation précise du langage, une discipline que la physique et la science moderne dans son ensemble cherchent à écarter et à marginaliser, même si les sciences sont nées des philosophies de la nature. Pourtant, même les profanes se grattent la tête devant les incohérences logiques et philosophiques les plus évidentes des explications scientifiques – par exemple, l'incohérence de déclarer que le temps lui-même a « commencé » avec le soi-disant « Big Bang ». En effet, il est évident que le

concept même de « commencement » est un concept temporel et donc un concept qui suppose déjà l'existence préalable du temps ! Si le langage même des explications scientifique est si vague et imprécis qu'il ignore la logique, il est impossible de valider les affirmations scientifiques – qui sont exprimées par des mots et non des chiffres – par les mathématiques les plus précises.

La science peut se moquer des idées religieuses selon lesquelles nous vivons dans un univers créé par un ou des esprits immatériels, mais tout ce qu'elle nous offre à la place est l'idée que nous vivons dans un univers de nombres immatériels ! La « description » qu'elle fait de l'univers physique n'est qu'un ensemble d'explications numériques et mathématiques dans l'esprit du scientifique ; ce sont des nombres quasi-mystiques qui sont ensuite pris comme des réalités surnaturelles, comme des « puissances supérieures » semi-divines qui seraient à l'origine même de la nature. Et si, d'un côté, les scientifiques affirment que ces nombres sont fondés sur des mesures réelles de phénomènes physiques, de l'autre ils admettent qu'ils ne peuvent pas dire exactement ce que les phénomènes qu'ils mesurent (masse, gravité, énergie, etc.) sont essentiellement – si ce n'est des constructions purement mathématiques ou des constantes représentées par des signes grecs et des lettres de l'alphabet quasi mystiques.

MYTHE 4 :

LA SCIENCE N'EST PAS FONDÉE SUR LA CROYANCE EN DES ÉTRES OU DES FORCES SURNATURELS.

LA RELIGION L'EST.

Dès le XVIII^e siècle, l'évêque George Berkeley a montré comment les principaux fondateurs de la vision du monde scientifique moderne ont cherché – sans aucune justification rationnelle – à « expliquer » notre expérience des phénomènes naturels et de leurs qualités en postulant des entités ou des forces surnaturelles soi-disant cachées « derrière » eux – des entités invisibles comme les « corpuscules » ou des forces invisibles comme la « gravité » – qui ne sont rien d'autre que des quantités abstraites. « Certains, écrit l'évêque Berkeley, ne sentent pas le besoin de chercher une explication au fait qu'une pierre tombe sur la terre ou que la mer gonfle ses flots vers la lune. Mais en quoi nous dire que ces phénomènes sont dus à l'« attraction » nous éclaire-t-il ? »

La densité, le poids et la légèreté sont des choses que nous pouvons non seulement mesurer, mais dont nous pouvons aussi faire directement l'expérience – que nous pouvons sentir et ressentir. Nous pouvons ainsi sentir notre propre poids et celui d'autres objets, nous sentir tomber ou voir des objets tomber, mais ce que nous sentons ou voyons n'est pas une « force gravitationnelle ». Newton lui-même a été l'un des premiers « scientifiques » (un terme inventé seulement au XIX^e siècle) à reconnaître que des

termes tels que celui de « gravité » supposaient l'existence de forces totalement invisibles et inexplicables cachées « derrière » la nature et a cherché à expliquer par ces forces surnaturelles toutes les expériences et tous les phénomènes naturels, qu'il s'agisse de sentir le poids d'un objet ou de voir une pomme tomber d'un arbre.

Newton a déclaré sans ambages que, même si son propre « modèle » mathématique de la gravité mathématique pouvait être prouvé par des mesures, il n'expliquait en aucun cas cette force apparemment surnaturelle qu'est la gravité – ce qu'elle était, pourquoi elle existait ou comment des objets pouvaient s'attirer à distance grâce à elle.

« Que la gravité soit innée, inhérente et essentielle à la matière, de sorte qu'un corps puisse agir sur un autre corps à distance, à travers le vide et sans aucun intermédiaire qui transmette cette action, c'est pour moi une absurdité si grande qu'il me semble impossible qu'un homme capable de traiter de matières philosophiques puisse y tomber [...] Jusqu'à présent, j'ai expliqué les phénomènes par la force de gravité, mais je n'ai pas encore déterminé la cause de la gravité elle-même. » (Isaac Newton).

MYTHE 5 :

LA SCIENCE EST SOUTENUE PAR LES FAITS CONCRETS.

LA RELIGION EST INFIRMÉE PAR LES FAITS CONCRETS.

Si des milliards étaient dépensés pour construire les installations et les instruments technologiques les plus sophistiqués et coûteux pour détecter les fantômes, la plupart des gens considéreraient que ce serait un gaspillage d'argent des plus ridicule, voire scandaleux. Pourtant, des installations techniques ont été construites ou sont en cours de construction dans le monde entier pour détecter ce qui n'est en fait rien de plus que des constructions mentales inventées par des scientifiques pour empêcher la physique de battre de l'aile. Citons par exemple les installations massives construites à grands frais – mais sans succès – pour détecter les « ondes gravitationnelles » postulées par la théorie de la gravité d'Einstein ou ces « gravitons » qui sont censés constituer une source de gravité – autrement invisible et indétectable – appelée « matière noire ». Et si cette « matière noire » n'existe pas du tout ? Et si c'était une construction mentale et mathématique nécessaire pour éviter que l'édifice de la théorie gravitationnelle – et avec elle la physique dans son ensemble – ne s'effondre devant les faits ? En effet, comme le reconnaît la science, le fait est que, si cette forme occulte ou fantomatique de matière n'était pas postulée, il serait impossible d'expliquer que l'univers entier ne s'effondre pas – pourquoi les étoiles hyper-rapides ne vaguent pas simplement dans l'espace et pourquoi chaque galaxie ne se désagrège pas comme un feu d'artifice en spirale. Pourtant, l'affirmation que la « matière noire » est quelque chose qui

existe nécessairement « quelque part » pour assurer la cohésion de l'univers physique montre parfaitement que les scientifiques ont besoin d'inventer des concepts toujours plus occultes pour maintenir leur représentation de l'univers face aux faits – pour empêcher non pas l'univers, mais leurs propres théories, de s'effondrer et de s'envoler dans l'espace !

MYTHE 7 :

LA SCIENCE REPOSE SUR DES PREUVES « EMPIRIQUES ».

LA RELIGION REPOSE SUR DES CROYANCES DOGMATIQUES.

Comme nous l'avons déjà vu, l'une des principales raisons pour lesquelles la science n'est pas « empirique » est qu'elle ne repose pas du tout sur les preuves que nous fournit notre expérience sensorielle réelle du monde, car elle cherche au contraire à expliquer tout ce dont nous faisons naturellement et sensoriellement l'expérience comme étant le produit d'énergies, d'ondes, de champs ou de forces surnaturels – quantités invisibles et abstraites dont nous ne pouvons pas faire l'expérience directement. Cela nous amène à la raison la plus fondamentale pour laquelle la science n'est pas fondée sur des faits concrets – une raison très simple. En effet, le « fait » le plus fondamental de tous n'est pas l'existence « objective » d'un monde « extérieur », mais l'expérience « subjective » d'un tel monde. Comment savons-nous que quelque chose existe ? Comment savons-nous que nous existons ? Comment savons-nous que le monde existe ? Parce que nous faisons l'expérience des choses. Parce que nous faisons l'expérience d'un moi. Parce que nous faisons l'expérience d'un monde. Cela signifie que c'est l'expérience qui est le « fait » le plus fondamental de l'existence – et non « ce » que nous vivons comme un « fait » objectif.

Le « fait », la « vérité ou la « réalité » scientifique le plus fondamental n'est pas l'existence objective, mais l'expérience subjective. Cela ne veut pas dire que le monde « extérieur » n'existe que dans notre « esprit » ou notre « cerveau », bien que la physique quantique et les neurosciences nous conduisent à cette conclusion. C'est une conclusion fausse, car, même si ce que nous vivons peut être vécu comme étant « intérieur » (comme une idée dans notre tête) ou « extérieur » (comme un objet dans l'espace), l'expérience en tant que telle n'est pas quelque chose d'« extérieur » ou d'« intérieur » – elle n'est que ce que nous vivons et la manière dont nous le vivons.

L'expérience n'est pas une « non-chose » (5), mais cela ne signifie pas qu'elle n'est rien. Elle est littéralement tout. C'est pourquoi des philosophes comme Leibniz et Whitehead ont adopté la philosophie du « panpsychisme », reconnaissant que toute chose doit être non pas un simple objet, mais un « sujet » vécu ou une conscience – qui apparaît simplement aux autres sujets comme un objet. La

réalité n'est donc pas une relation physico-scientifique entre des objets dans un univers « objectif » « extérieur », mais essentiellement une construction intersubjective dans un univers subjectif d'expérience. Autrement dit, ce mythe particulier est l'affirmation que, si la science peut étayer ses prétentions à la vérité par des « preuves » objectivement et expérimentalement vérifiables, la religion – même si elle ne repose pas sur la foi dans le dogme – ne peut étayer ses prétentions à la vérité au mieux que par des expériences subjectives invérifiables (par exemple différents types d'expériences mystiques ou émotionnelles de Dieu). Cette notion de « preuve objectivement vérifiable » est le plus gros des « trous noirs » au cœur de la plus sacrée des vaches sacrées de la science. En effet, si nous appliquons cette notion aux scientifiques eux-mêmes, nous constatons que pas plus que toute autre personne dans ce monde ils ne sont en mesure de fournir des « preuves objectives » de la réalité vécue de leur propre conscience ou de leurs propres pensées. En définitive, comment une expérience peut-elle fournir des preuves objectivement vérifiables d'une « théorie » ou d'une « hypothèse » scientifique, si la réalité expérientielle des pensées mêmes qui ont établi ces théories ou hypothèses (sans parler de la conscience ou de l' »esprit » même dans lequel elles sont apparues et ont été vécues subjectivement) est elle-même indémontrable ?

Les images des scanners cérébraux ne montrent rien d'autre que des images et des relevés de l'activité cérébrale – elles ne sont pas une preuve de la réalité de la conscience ou des pensées, émotions ou rêves du sujet auxquels sont censés « correspondre » les différents types d'activité cérébrale. Le fait qu'un scientifique écrive un article scientifique qui est lu et compris par d'autres scientifiques n'est pas plus une preuve – dans le sens scientifique du terme lui-même – de la réalité des pensées exprimées dans cet article qu'une déclaration d'amour ou un cri de douleur n'est une preuve de l'existence de la « douleur » ou de l' »amour ». La vérité que la science n'ose même pas envisager est que, quels que soient les résultats « objectifs » de ses expériences, consignés dans des articles scientifiques, ceux-ci ne sont que des articles. La réalité de l'activité mentale consciente et des pensées qui nourrissent la matière de leur activité intellectuelle sous la forme d'hypothèses et de théories scientifiques, prouvées ou non prouvées, reste, en dernière analyse, objectivement non prouvée et invérifiable. Au lieu d'être « objectivement » vérifiées, elles sont validées inter-subjectivement – acceptées dans la conscience, les pensées et l'esprit d'autres scientifiques – qui se trouvent eux aussi faire l'expérience subjective indémontrable de l'activité mentale et de l'élaboration d'idées, de théories et d'hypothèses.

Ne faut-il pas que la science soit partielle pour s'efforcer de chercher à étudier les « rêves » à l'aide de données « objectives » obtenues par la recherche scientifique sur le cerveau, tout en sachant qu'aucune de ces données ne pourra jamais prouver qu'une personne a déjà fait l'expérience subjective d'une chose comme un rêve, d'une émotion humaine de quelque nature que ce soit – ou même d'une pensée ? La pensée totalement dénuée d'originalité qui a traversé l'esprit de beaucoup – à savoir que la science est totalement déconnectée du domaine de l'expérience subjective humaine, car elle est incapable en principe de prouver l'existence « objective » d'un phénomène comme « l'amour » (et encore moins de l' »expliquer ») – ne fait que montrer à quel point la pensée scientifique est dans le déni. Le fait que les

scientifiques ne peuvent pas prouver la réalité « objective » des éléments les plus fondamentaux de leur propre expérience subjective humaine (qu'il s'agisse de leurs propres pensées scientifiques, de leurs propres perceptions sensorielles ou de leurs propres émotions) et que les expériences, les instruments et relevés scientifiques les plus apparemment « objectifs » appartiennent aussi au domaine de l'expérience subjective – après tout, ce n'est que par leur conscience et leur expérience subjective que les scientifiques savent qu'ils pensent à une idée, qu'ils font une observation, qu'ils manipulent un instrument ou qu'ils réalisent une expérience – a quelque chose de terrifiant qui menace de détruire l'ensemble de la vision scientifique moderne du monde.

L'autre pensée qui menace aussi de la détruire est que, en dernière analyse, la réalité en tant que telle est peut-être essentiellement subjective plutôt qu'objective par nature et que, en fin de compte, elle est validée de manière intersubjective – y compris par les scientifiques eux-mêmes. Sinon, ils seraient amenés – par leurs propres critères de vérifiabilité objective – à exiger les uns des autres des preuves de leur expérience subjective respective – voire de leur existence même en tant qu'êtres conscients – avant même d'examiner mutuellement leurs modèles, théorèmes ou résultats expérimentaux respectifs. Outre la confusion des causes des phénomènes avec leurs raisons et leur signification, nous devons souligner une confusion encore plus profonde dans la pensée scientifique – la confusion de la « preuve » avec l' »expérience ». La science moderne a été fondée dès ses débuts sur la méfiance à l'égard de l'expérience directe – notamment ce que l'on appelle « la preuve des sens » – car la perception sensorielle, comme la pensée et le sentiment, est elle-même un mode d'expérience qualitative et subjective. Aujourd'hui, heureusement, bon nombre des « expériences » scientifiques sérieuses, longues et élaborées, mises en place pour « prouver » ce que tout être humain normal sait déjà par expérience (subjective) quotidienne sont presque devenues une plaisanterie. Pourtant, la science n'en continue pas moins à essayer d'utiliser de telles preuves objectives pour invalider la réalité de l'expérience subjective humaine – notamment l'expérience religieuse. On peut contester l'interprétation individuelle d'une expérience subjective forte, mais l'effort de la science moderne pour utiliser des preuves « objectives » pour réfuter la réalité de l'expérience subjective de tout être humain est déshumanisante par principe.

MYTHE 8 :

LA SCIENCE FINIT PAR TOUT EXPLIQUER PAR SES THÉORIES.

LA RELIGION NE PEUT RIEN EXPLIQUER PAR SES MYTHES ET SES DOGMES.

Aussi arrogante soit-elle, c'est là la profession de foi sacrée de tous ceux qui ont vraiment la foi en la science. Pourtant, à l'insu de la plupart de adeptes de cette religion, les cercles des grands prêtres autoproclamés de la science – les physiciens quantiques – tiennent cachée une doctrine ésotérique « secrète » qui lui est directement contraire. Cette doctrine scientifique « standard » affirme en effet ce

que l'évêque Berkeley avait déjà affirmé au XVIII^e siècle, à savoir que les choses n'existent que dans la mesure où elles sont perçues (*esse est percipi*). Mais elle va encore plus loin que Berkeley, en prétendant qu'il n'y a rien à expliquer « dans le monde extérieur ». En effet, ce qu'affirment les physiciens quantiques est que, comme le temps, l'espace et l' »énergie », la « matière » (en plus d'être elle-même essentiellement un espace vide) n'est « rien » du tout. Elle n'est ni « dure » ni « corpusculaire », ni composée de « particules » unitaires. Au contraire, chaque particule de matière n'est qu'une « onde de probabilité » ou un « champ de probabilité », qui n'est limité ni par l'espace ni par le temps. La science n'explique rien de ce dont nous faisons réellement l'expérience – sauf en se référant à des entités surnaturelles dont nous ne faisons pas l'expérience et qui sont toutes (contrairement aux différents concepts de Dieu) de simples quantités mathématiques abstraites. Non seulement la science n'explique rien, mais elle prétend en fin de compte qu'il n'y a rien à expliquer – que rien n'existe. Car rien n'existe vraiment « en tant que » chose. D'où l'actuelle et très « spirituelle » histoire d'amour entre la physique quantique et les philosophies bouddhistes du « néant » ultime ! Et puisque, dans la physique quantique, toutes les choses supposées « réelles » ou « matérielles » sont considérées comme de simples illusions perceptives créées par les actions de l'observateur sur l'observé, il n'existe même pas de « choses » telles que les corps, les cerveaux ou la matière cérébrale pour créer cette illusion d'un monde de choses matérielles – car, en fin de compte, leur matérialité ou leur « choséité » n'est elle aussi qu'une illusion créée par l'« effondrement » du soi-disant « paquet d'onde » dans l'esprit de l'observateur (6). Cette dernière n'a rien de tangible ou de perceptible, c'est une simple construction mentale et mathématique utilisée pour interpréter les lectures et les images instrumentales – images qui sont elles-mêmes illusoires du point de vue de la physique quantique !

MYTHE 9 :

LA SCIENCE POSE DES QUESTIONS.

LA RELIGION NE REMET PAS EN QUESTION SES DOGMES.

Tout d'abord, rappelons ici une évidence historique et linguistique scientifiquement incommodé [pour les scientifiques]. Les pères fondateurs les plus vénérés de ce que nous appelons « science », des gens comme Newton et Galilée, ne s'appelaient pas eux-mêmes « scientifiques » (un mot qui n'a été inventé qu'au XIX^e siècle), mais « philosophes » – « philosophes naturels » ou « philosophes de la nature ». Deuxièmement, prêtions attention à un type de question que – comme les religieux purs et durs – les scientifiques ne se posent jamais. Le fanatique religieux, qui croit en la parole littérale de la Bible ou du Coran, ne met jamais en doute qu'il s'agit de la parole de Dieu et n'envisage pas une minute que ses textes sacrés ne sont pas seulement des traductions plus ou moins adéquates ou trompeuses, mais que le langage est à la fois la faculté de traduire des idées par les mots et la faculté de donner du sens par les mots. La théologie profonde reconnaît de nombreuses couches de sens symbolique ou métaphorique dans les textes religieux et reconnaît le besoin de les placer dans leur contexte historique, culturel et linguistique. Cependant, comme la religion fondamentaliste, la religion qu'est la science ne remet jamais

en question son propre langage. Ainsi, les physiciens parlent de « vagues » et de « champs » de toutes sortes sans jamais considérer ne serait-ce qu'un instant que leurs « ondes » ou « champs » ne sont pas des « choses en soi », mais des mots – pas des « faits scientifiques », mais des expressions métaphoriques. À la différence des philosophes et des théologiens profonds, les scientifiques ne semblent jamais remettre en question les termes dont il font usage, car ils supposent qu'ils représentent des réalités éternelles et universelles. La science et la pratique médicales sont parmi les pires coupables à cet égard, car elles utilisent systématiquement des métaphores militaires pour expliquer les fonctions physiologiques ; elles déclarent que la maladie n'a pas de sens, mais uniquement des « causes », déclarent la « guerre » au cancer et à d'autres maladies et parlent des « défenses » immunitaires de l'organisme, etc. Dans le discours médical et psychiatrique, les maladies elles-mêmes sont constamment présentées comme si elles étaient des choses en soi, pour ensuite disparaître – qui diagnostique ou traite encore aujourd'hui la « neurasthénie » ou l' »hystérie » ?

MYTHE 12 :

LA SCIENCE PEUT EXPLIQUER ENTIÈREMENT L'ORIGINE DE L'UNIVERS D'APRÈS LA PHYSIQUE.

LA RELIGION A BESOIN DE SPÉCULATIONS MÉTAPHYSIQUES ET DE PHILOSOPHIES POUR SOUTENIR SES CROYANCES.

La distinction entre physique et métaphysique remonte à Aristote et a reçu une nouvelle force grâce à l'éclairage que Martin Heidegger a apporté sur la science moderne. Ce qu'il nous a rappelé, tout simplement, c'est que « la physique en tant que physique ne peut faire aucune affirmation sur la physique ». Seule une physique au-delà la physique ou « méta-physique » le peut. Pourquoi ? Parce que la physique mène des expériences qui – quels que soient leurs résultats – sont mises en place d'une manière qui est déjà déterminée par le cadre établi de la physique. Cependant, comme l'a souligné Heidegger, ce cadre – la physique en tant que telle – n'est pas lui-même l'objet de d'une éventuelle expérience physique et ne peut pas non plus être confirmé par une telle expérience physique.

L'explication ultime que la physique donne de l'origine de l'univers est bien sûr le fameux « Big Bang » – qui a eu lieu on ne sait où et « avant » lequel il n'y avait ni espace ni temps dans lequel il aurait pu se produire ! Et pourtant, on prétend que le Big Bang peut être daté ! Il semble que les questions métaphysiques les plus évidentes que soulève cette théorie ne soient pas du tout considérées comme des questions par les physiciens. Exemples : les notions de « date » et de « début » étant des notions temporelles, comment peut-on « dater » le début du « temps » ? Si l'espace a lui aussi « commencé » avec le Big Bang, où exactement peut-on dire que cela s'est produit ? Si l'univers, le temps et l'espace ont commencé avec un Big Bang, ne sous-entendons-nous pas qu'il pourrait y avoir quelque chose « avant » le temps ou « hors de » l'espace ? Des questions aussi simples renversent l'hypothèse selon laquelle la théorie du Big Bang est une hypothèse physique vérifiable confirmée par des preuves physiques. Au contraire, c'est de toute évidence une théorie chargée des questions métaphysiques les

plus évidentes – et c'est effectivement une théorie hautement métaphysique en soi. Dommage donc que la seule métaphore que la physique ait pu trouver pour la baptiser soit si pathétiquement banale !

Peter Wilberg, *The Science Delusion*, New Yoga Publications, 2011, traduit de l'anglais par B. K (7).

(1) Il est cependant possible et même il est sain de ne pas avoir de « point de vue sur Dieu ». Voir Julius Evola, *La Doctrine de l'Éveil*, chap. 4 : « Destruction du démon de la dialectique ».

(2) « Who should 'mind' and why should it 'matter' if ». « Mind », en tant que verbe, signifie « se soucier de » et, en tant que nom, « esprit/mental » ; « matter », en tant que verbe, « être important » et, en tant que nom, « matière ». Ce double jeu de mot est absolument intraduisible en français.

(3) « If you don't mind, doesn't matter ». Cf. Supra, note 2.

(4) « Yet if 'It', this universal or divine 'mother', 'mind' or 'matrix' of all things, didn't quite literally 'matter' ». Cf. Supra, note 2. Une fois ce double jeu de mots fort suggestif apprécié à sa juste valeur, il peut cependant être bon de relire le premier (« Qualité et Quantité ») et le deuxième chapitre (« 'Materia Signata Quantitate' ») du Règne de la quantité de René Guénon.

(5) « Experiencing is 'no-thing' ». Il semble que l'auteur reprenne ici le concept heideggerien de « non chose », qui désigne l'« état » de l'Être après qu'il s'est, selon le philosophe allemand, « retiré pour rendre les êtres intelligibles » (Niall Keane, « métaphysique, politique et nihilisme chez Heidegger et Jünger », *La Règle du Jeu*, n° 58-59, septembre 2015 ; voir aussi Alphonse de Waelhens, *La philosophie de Martin Heidegger*, Éditions de l'Institut supérieur de philosophie, 1946, p. 59, 255 ; John H. Walsh, « Heidegger's Understanding of No-Thingness », *CrossCurrents*, vol. 13, n° 3, été 1963 [p. 305-23]).

(6) La « réduction » ou « effondrement » de la « fonction » ou « paquet d'ondes » est le « processus par lequel la fonction d'onde, associée à une particule ou à un groupe de particules dans un système quantique, disparaît rapidement, si on essaie de la soumettre à une mesure ». « La théorie de la décohérence quantique est destinée à fournir une explication à ce processus » (c'est nous qui soulignons).

(7) *The Science Delusion* porte un sous-titre qui atteint un degré assez inouï dans le paradoxe : « Why God is real and 'Science' is religious Myth. » Peter Wilberg a étudié à Oxford et à l'université d'Antioche. Il fait des recherches et écrit sur la philosophie de la médecine, la psychiatrie, la psychothérapie, la science et la religion. Il s'intéresse particulièrement à la métaphysique et à la théologie tantriques. Il a un site : peterwilberg.org.